

Voix aimées, idéales, de nos morts
et de ceux qui, pour nous, sont perdus à jamais.

Parfois, elles reviennent dans nos rêves.
Parfois, elles se lovent dans nos pensées.

Et leur écho ramène pour un moment –
telle une musique lointaine qui se perd dans la nuit –
cette poésie première qui effleura nos vies.

CONSTANTIN CAVAFIS, *Voix*

Au fond, nos vies, ce sont nos morts.

JESMYN WARD, *Men We Reaped*

Prologue

La douleur est feu, elle brûle. La douleur est eau, elle glisse. La douleur ne s'arrête pas.

Ramos était un maître. Dans ses gestes et ses mots au travail, par l'énergie et l'intensité qu'il savait conférer à la vie : à la sienne, et à celle de ceux qui l'entouraient. Joies, difficultés, passions, calculs, bassesses : il donnait l'impression de tout dominer. La première fois qu'elle l'avait vu danser, c'était en Angleterre, à Birmingham. Elle se trouvait là, toute seule, (sans Agnès) pour les repérages d'un documentaire commandité par la chaîne TV5 Monde. Ramos était sur la scène du théâtre dirigé par John Barry. Au milieu de ses élèves, une vingtaine de filles et de garçons, il dirigeait la chorégraphie des *orixás* : le feu d'Ogum et Iansã, la terre d'Oxossi et Xangô, l'eau d'Oxum et Iansã, le vent et l'arc-en-ciel d'Oxumaré. Architecture des corps : chorégraphies de la plus pure beauté, dans lesquelles chaque état d'esprit – douleur, allégresse, colère, émotion – semblait pouvoir se mêler aux autres pour s'écouler.

Ces danses rendaient hommage aux divinités africaines transformées par la culture brésilienne. Figures du corps destinées à retenir ces énergies de la nature qui dominent les hommes au Brésil et les écrasent de toutes leurs forces. Ce sont ces mêmes forces qui l'emporteraient sur elle quand elle vivrait au Brésil. Sur Ramos, non, jamais : même quand les événements se déroulaient de manière excessive, incontrôlée, il savait toujours ce qu'il fallait faire. Se protéger, lui et les autres. Sa nombreuse famille. Elle. Les élèves, visiteurs imprudents quand ils maniaient un monde à haute température, toujours

sur le point de s'enflammer. Européens à la dérive dans cette débauche de vie, emportés par l'enthousiasme contagieux de Ramos.

La douleur est feu, elle brûle. La douleur est eau, elle glisse. La douleur ne connaît pas de trêve. Les paupières se ferment, lourdes, et sous les paupières, dans le noir, tout un monde se lève. Dix années d'images défilent sans fin. Aucune voix ne suffira. Aucune résolution, aucun défi non plus. Dire pour vivre. Pouvoir communiquer: « ça a eu lieu, ça s'est passé comme ça. Mon mari a été assassiné, dans notre lit, parce que... » Donner la parole à quelque chose de si atroce à formuler. Elle ne sait pas comment faire. Par moments seulement elle a l'impression d'y réussir, mais c'est l'espace d'un instant.

Se taire serait la seule guérison – c'est ce qu'elle a fini par ressentir. Offense et pardon, blessure et pitié: quelle voix pourrait-elle jamais contenir un tel désarroi, soigner le fracas de sa douleur? Seul agit le silence. Y résonne comme un écho qu'elle ne perçoit pas tout de suite. Deux mois seulement après les faits, pour être exact: « Quand tu sauras, si jamais tu sais, ce sera comme si lui mourrait une seconde fois », lui avait prédit sa sœur Virginia. Aube d'été, dans la grande maison de campagne du sud de l'Italie, là où s'est déroulée l'enfance enchantée de Virginia, et la sienne. Par les interstices des persiennes se glisse la lumière déjà chaude du premier soleil. Réveil angoissé, comme les soixante derniers. Le premier geste (mécanique, toujours le même), est de consulter la poste électronique sur son iPhone. Le mail arrive du Brésil, avec en pièce jointe, le scan d'un entrefilet de journal, elle le parcourt à toute allure. Une trentaine de lignes pour rapporter les faits: une histoire comme il arrive d'en lire dans la rubrique des faits divers.

Et tout se passe comme sa sœur l'avait prédit. Pour elle, Ramos meurt une seconde fois dans cette aube d'été.

PREMIÈRE PARTIE

Signes I

La transformation physique de Ramos au cours des deux dernières années, elle la perçoit nettement sur les photos, maintenant qu'il est mort. La douleur dessille, elle n'admet aucune myopie. Elle parvient désormais à observer avec détachement. D'ailleurs, ça lui vient naturellement : ce qui est difficile, c'est plutôt de surmonter le désarroi et la répulsion immédiate que lui inspirent ces portraits. Son visage avait gonflé, son regard était devenu fuyant – y flotte un secret qui l'absorbe et l'inquiète. Vraiment, c'est cet homme, son grand amour ? Ce sont ces yeux, durs, perdus, qui ont fait que pendant des années, elle s'est sentie regardée en profondeur, dépouillée, comprise, prise ?

Il avait grossi les derniers temps. Elle s'inquiétait : cet estomac gonflé lui donnait l'impression de quelque chose de malsain. Avant d'être chorégraphe, Ramos avait été danseur. Son art, son travail tout entier passaient par son corps pour pouvoir s'exprimer. Prendre du poids ne traduisait pas une simple négligence. C'était plutôt le signe d'un changement plus profond, un malaise étouffé qui exerçait une pression : il se goinfrait pour ne pas exploser. Comment était-il possible que s'efface le charme magnétique d'une personne qui avait toujours paru vivre en pleine harmonie avec soi-même ? Comment donc un ver peut-il commencer à ronger une vie de l'intérieur ? Qu'est-ce qui peut arriver à une personne pour qu'elle se cache, qu'elle aille s'aplatir en un grumeau secret, en un lieu où elle pourra dissimuler ses tourments ; et que, de là, se soustrayant à tous les regards, elle s'enfonce dans la nuit ?

Signes avant-coureurs. Une nuit d'hiver, dans un taxi qui les conduit de l'aéroport à Paris. Ils viennent à peine de se retrouver, après deux longs mois passés éloignés l'un de l'autre. Dans le feu des baisers, et une émotion qu'elle sait mal contenir, elle s'aperçoit que Ramos a beaucoup rajeuni. Les cheveux teints d'un noir trop intense, les tresses rastas parfaitement nouées, la peau très noire et plus que jamais lisse, soyeuse ; l'air gaillard – et non plus les yeux rougis par la fatigue des trop longues heures passées en avion, cette profondeur faite d'expérience dont elle était tombée amoureuse dix ans auparavant. Que se passe-t-il ? Pendant un moment la question lui traverse l'esprit. Intuitivement, elle a tout compris, tout vu. Mais s'avouer que ce coup de jeune lui a mis la puce à l'oreille, que cela ne lui plaît pas, cela, elle ne le peut pas. Elle n'en a pas le courage. La menace est déjà là, qui les sépare. Obstinée, elle regarde devant elle le périphérique qui les conduit vers les mille lumières de la ville. Ramos est enfin arrivé : il est là, avec elle. Haut les cœurs.

Le fil d'une parfaite harmonie imaginaire les lie depuis longtemps et tisse une toile à la fois rassurante et inconsistante – la trame de leur amour à distance. Quatorze années d'allers-retours vers l'Europe, cela fait beaucoup. Ramos s'est fatigué. Il est reparti vivre au Brésil. Il a renoué avec ses racines qui lui manquaient tant. De fait, en les choisissant, il a divorcé. Le discours (un chantage) est toujours le même : « Si tu m'aimes, viens ici, viens vivre avec moi. Tu préfères rester en Europe ? Fais-le, mais toute seule alors : moi je peux venir de temps en temps, passer des périodes plus ou moins longues. Mais m'installer ici, non, c'est exclu. J'en ai assez ! J'ai déjà vécu trop longtemps ici. »

L'Europe avait été pour Ramos une source de déception, elle est devenue une source d'exaspération. « Elle ne m'a rien donné. Rien. Et moi qui voulais construire ici... » L'Europe, c'est vrai, n'est plus ce qu'elle était. Toujours davantage victime

de la crise, refermée sur elle-même, raciste. Quand elle va le chercher à l'aéroport et qu'elle passe du temps à l'attendre dans le hall des arrivées, elle se surprend souvent à avoir peur pour lui. Elle craint qu'il ne subisse des contrôles d'identité, qu'il lui arrive quelque chose de désagréable, d'hostile. Il y a quelques années, Ramos avait été fouillé à l'aéroport d'Heathrow, on lui avait demandé de se déshabiller complètement et il avait été interrogé pendant plus d'une heure. On le soupçonnait de transporter de la drogue dans sa bouteille de shampoing. En réalité, il s'agissait tout bonnement de l'expression d'une aversion : pour sa peau noire, pour ses cheveux rastas. De colère devant sa beauté, son élégance, son impassibilité. À la suite de cette fouille inouïe, le ressentiment de Ramos s'est mis à grandir en silence. À enfler, tout comme chez elle enflait le désir de le protéger. De le défendre contre l'ignorance du monde, en prévenant tous les coups qui pourraient jamais l'atteindre.

Que de s'aimer trop longtemps de loin puisse finir par constituer une menace pour leur relation, les autres le lui avaient souvent dit par le passé. Maintenant, elle le comprend toute seule (cela, oui, elle est capable de le voir clairement). Aux commentaires des personnes extérieures à leur amour, elle répondait avec fermeté, habile à chaque fois à se consoler, et à rapporter le déplaisir à ce qui était encore solide dans ses illusions. Des comprimés de sagesse romantique : « Solides et sincères – réplique-t-elle d'un ton péremptoire à tous ces fâcheux qui feraient mieux de s'occuper de leurs affaires –, les sentiments résistent à tous les obstacles quels qu'ils soient, et la distance ne fait pas exception. » Elle s'accroche aux proverbes entendus pendant son enfance, ceux que sa grand-mère leur répétait quand elle allait lui rendre visite à Bitonto avec Virginia. « Non, il ne faut pas dire : *loin des yeux, loin du cœur*, argumente-t-elle, mais plutôt : *la distance est comme le vent, elle éteint les petits feux et ravive les plus grands.* » Une femme